

LES FRANÇAIS EN HONGRIE

PENDANT LA RÉVOLUTION

La pénétration des idées de la Révolution Française à l'étranger est un problème aux aspects extrêmement variés. Il est difficile de trouver un courant d'idées dans les temps modernes qui ait aussi profondément remué l'esprit européen que celui qui dirigeait le prologue, les péripéties et l'épilogue du grand drame historique de la France.

L'auteur de ces lignes a montré dans une étude spéciale ¹ la profonde influence que les idées de la Révolution ont exercée sur la vie intellectuelle hongroise. Les facteurs qui ont contribué à créer cette influence, sont multiples ; il faut nommer avant tout les livres et les journaux ; par ce canal les idées de MONTESQUIEU, de VOLTAIRE, de ROUSSEAU et de D'HOLBACH affluèrent en Hongrie vers la fin du XVIII^e siècle et transformèrent la génération hongroise contemporaine : l'ancienne génération élevée dans le culte de la tradition politique, morale et religieuse dut céder la place à une génération inquiète, progressiste, à l'esprit turbulent et irréligieux.

Cependant les événements de la Révolution eux-mêmes furent la propagande la plus puissante pour le revirement des esprits à l'étranger. Ce fut chez les personnes plus âgées un effroi mêlé d'admiration secrète, mais qui pendant la Terreur se changea en une indignation sincère et générale ;

1. *A francia forradalom eszméi Magyarországon*, [Les idées de la Révolution française en Hongrie] Budapest, 1923, 221 p.

chez les jeunes gens une admiration sans bornes et sans restriction qui ne fut ébranlée que bien tard par les massacres insensés de la Terreur.

Les quelques données que l'on va lire sont des témoignages de cette émotion générale qui régnait dans l'opinion publique sous le coup des événements tour à tour sublimes et odieux, dont la nouvelle arrivait de jour en jour jusque dans ce pays éloigné et pas assez hermétiquement fermé par les autorités autrichiennes. Les études récentes de M. BALDENSPERGER sur l'émigration française ont attiré l'attention des historiens sur ce genre de problèmes et nous croyons apporter de notre part quelque contribution à ces travaux en indiquant à peu près le rôle qu'il convient d'attribuer dans la propagation des idées de la Révolution, aux Français vivant en Hongrie à l'époque de la Révolution.

Nous devons commencer par un précurseur ; un certain LE ROY DE LOZEMBRUNE, qui fut précepteur à la Cour de Vienne et qui s'intitule dans ses ouvrages « membre de plusieurs académies et sociétés littéraires », vint passer quelque temps en Hongrie. En 1778 il publie une description du château et du parc de Lánzsér des princes Esterházy dans une petite brochure qui porte pour titre : *Matinées de Lanschitz*. Ce devait être sans doute une espèce d'hommage au propriétaire qui venait d'offrir l'hospitalité à l'auteur du livre et à qui il ne ménageait peut-être même pas les autres genres de libéralité. Employé d'archiducs et de princes, Le Roy de Lozembrune était un progressiste convaincu qui dans le milieu somptueux où il vivait et où il vivait sans doute fort bien, n'était pas d'humeur à accepter les paradoxes de Jean-Jacques sur la corruption de la société et la décadence de la civilisation. En se promenant aux environs du château et en admirant la prospérité née sous le travail civilisateur des grands seigneurs il invoque avec emphase l'esprit des Hongrois turbulents pour opposer à leur « destruction » les fruits du progrès : « O vous, ombres de ces héros inquiets qui ont cru sacrifier au bonheur de la patrie en l'inondant de sang : SERIN, ZISKA, BELA, BATORI, RAGOTSKI, TEKELI, parcourez ces plaines jadis désertes et applaudissez à ces nouveaux maîtres... » Il régnait, certes, un peu de confusion

dans la tête du pathétique précepteur au sujet de l'histoire de Hongrie, puisqu'il met Ziska, chef des Hussites tchèques, à côté des héros de l'indépendance hongroise et qu'il cite même un énigmatique Bela qu'il serait difficile d'identifier. Néanmoins on peut suivre sa pensée : il est plein d'admiration pour les maîtres actuels de ce pays qui, à l'aide des sciences et de la philosophie, « n'en déplaît à Jean-Jacques », ont arraché cette nation à la cruauté et à l'ignorance....

Son œuvre capitale, — nous n'osons pas dire chef-d'œuvre, — parut en Hongrie où il l'avait présentée à la censure¹. Il porte le titre : *Essai sur l'abus du bien moral*, Bude 1780. Le livre de Le Roy de Lozembrune appartient à cette immense littérature qui prend parti pour ou contre les paradoxes de Jean-Jacques ROUSSEAU contenus dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*. L'auteur parle avec le plus grand respect de son adversaire et il ne lui reproche que son pessimisme : « Je n'attaquerai que bien rarement ces principes parce que je n'ai point la folle témérité de vouloir les redresser ; j'annonce hardiment un sentiment opposé à l'ouvrage le plus en vogue et le plus célèbre sans avoir la ridicule prétention de me mesurer. De nos projets naissent les disparates ; il accuse et charge la société ; je voudrais la défendre ; il abat le courage nécessaire à l'homme pour supporter les maux moraux ; je cherche à les lui alléger ; il n'a voulu voir que le *mal* ; je le vois comme lui ; il s'est refusé à voir la possibilité du grand bien ; je crois l'apercevoir très distinctement. Aurait-il découvert que la corruption des mœurs est arrivée à un terme qui ne souffre plus la rétrogradation ? On peut le craindre, mais il est dangereux de le persuader². »

Alors il s'attaque à la conception de l'homme naturel chez ROUSSEAU. Selon lui l'homme moral peut seul triompher des passions morales et physiques ; la vie morale ne se trouve que dans la société policée. Néanmoins il accepte la

1. Le manuscrit présenté à la censure est conservé à la Bibliothèque de l'Université de Budapest (cote : F. 1), où l'on trouve aussi un exemplaire du livre imprimé.

2. Préface effacée par la censure.

théorie que Rousseau a formulée sur l'origine de la société ; cependant il juge différemment les diverses phases de cette évolution. C'est un esprit opportuniste, à l'érudition un peu pédantesque ; c'est le précepteur de famille qui s'est avisé de faire de la grande littérature. Dans le milieu où il vivait il ne pouvait guère défendre une autre thèse que celle qu'il a développée avec une prolixité fatigante dans son *Essai* volumineux.

Ce maître de langue littéraire a été certainement le plus distingué parmi les Français que leur sort a jetés jusque dans ces régions lointaines. D'ailleurs dès cette époque ils n'étaient pas très bien vus par les autorités et selon le témoignage d'un agent de la Cour de Vienne, déjà sous Marie-Thérèse (1740-1780) il était interdit aux Hongrois d'employer des Français ou des Françaises comme précepteurs ou maîtres de cérémonie, étant donné leur esprit libre, voire libertin¹. Il est assez probable que cette ordonnance fut retirée par l'empereur philosophe qui succéda à sa mère sur le trône, mais la Révolution ayant éclaté, l'attention des autorités se tourna de nouveau vers ces représentants lointains et involontaires du pays des miracles politiques.

M. LANSON a demandé quelque part s'il est possible d'établir avec précision les noms de ces champions obscurs de l'esprit français qui ont été les instruments de son magnifique rayonnement au XVIII^e siècle ? Or quant à la Hongrie nous sommes à même de fournir sur ce point quelques lumières. On lit par exemple dans le rapport secret d'un agent de Vienne, le libraire Strohmeyer, qu'il assista à une scène qui fit dresser les cheveux sur la tête à cet espion dévoué. Cela se passa en 1792, à Pest, au Café de Mathias Eder très fréquenté par la jeunesse noble, la bourgeoisie et même par les officiers du régiment Samuel Gyulay. Ce jour-là, le 22 février, il y avait beaucoup de monde au café ; et voilà que, parmi l'assistance, un maître de langue français, nommé LE PAGE, qui vivait depuis quelques années déjà à Pest, se met à pérorer avec une éloquence « fâcheuse » de la « noble » Liberté française, de la sacro-sainte Consti-

1. Gabelhofer, 1^{er} janvier 1791 ; Privatbibl. s. M. fasc. 11, n° 4.

tution, de la générosité du peuple français et de pareilles balivernes. Par contre il ne retient pas sa langue pour se moquer de la paresse (*schlackerei*) du gouvernement autrichien. Des personnes de l'assistance essayent de répliquer, mais aucune ne peut se mesurer avec la faconde fougueuse de M. LE PAGE qui d'ailleurs non content de répandre ainsi les idées nouvelles, les inocule même au tendre esprit de ses élèves¹. Un autre Français, un certain SCHMIDT, maître de langue comme Le Page, osa parler avec la même hardiesse des événements politiques, dans un salon, mais, heureusement, un homme de confiance du général Barcò commandant de Bude, n'eut pas beaucoup de peine à réduire au silence par son autorité le téméraire étranger.

L'espion autrichien est indigné de tant d'insolence et s'en va se plaindre auprès du « Magistrat-expeditor » Gosleth, mais celui-ci refuse d'intervenir puisque, dit-il, on parle ainsi dans presque toutes les maisons de Pest et de Bude, et il n'a pas la moindre envie d'acquérir la réputation de mouchar.

Un autre espion, Gabelhofer, conservateur de la bibliothèque de l'Université de Pest, flairait partout des agents jacobins. Des Français viennent visiter sa bibliothèque, mais ils refusent d'inscrire leurs noms dans l'album des visiteurs. Il est évident qu'ils ont à cacher quelque chose. Ce sont sans doute des jacobins secrets quoique le général Barcò prétende que leurs passeports sont en ordre. On ne sait jamais... On apprend que beaucoup de Français s'offrent en province comme précepteurs dans les maisons nobiliaires qui les reçoivent à bras ouverts et leur confient l'éducation de la jeunesse. L'agent de Vienne en augure mal pour l'avenir ; ces gens ne font que répandre des *freihheitsstimungen* (sentiment de la liberté). Il faudrait donc revenir aux bons temps de Marie-Thérèse qui a tout simplement interdit l'emploi de ces précepteurs². Le chef de la conjuration révolutionnaire hongroise, l'abbé MARTINOVICS lui-même, ci-devant agent de la Cour de Vienne, reçut un jour la mission

1. Strohmeyer, 24 février 1792.

2. 1^{er} janvier 1791. Privatb. fasc. 11, n° 4.

d'observer à Pécs un Français suspect. La comtesse Almássy, autre émissaire autrichienne à Pest, affirme même qu'un agent français se tint enfermé chez le comte Jean Fekete pendant quatorze jours¹.

L'on ne se trompe pas sans doute si l'on attribue au travail des imaginations surexcitées, la plupart de ces nouvelles sur les agents du jacobinisme en Hongrie. On n'a aucun indice précis d'une liaison entre les révolutionnaires hongrois et les Clubs de Paris et si l'abbé MARTINOVICS s'est vanté, pendant la première période de son procès, d'avoir entretenu des relations avec ROBESPIERRE, le conventionnel GUITON DE MORVEAU et le député MOREAU qu'il accuse même d'être venu exprès en Hongrie pour organiser un complot contre Vienne, il se rétracta plus tard et avoua que tout cela était sorti de son cerveau exalté. D'ailleurs ce n'est pas la première fois qu'il se vanta de ses relations imaginaires avec la Convention. Pendant le recrutement des membres de sa société secrète il eut recours plusieurs fois à la renommée de ses prétendues relations, le prestige général dont jouissait à cette époque la propagande des Jacobins trouva de nombreux crédules parmi les connaissances de ce fou vantard². Les Jacobins n'étaient pas venus en Hongrie, mais leur esprit y était ; les autorités flairaient des agents derrière les portes fermées et sous la peau de pauvres professeurs de langue.

Une feuille volante que j'ai trouvée parmi les papiers d'un agent de la Cour de Vienne, est un amusant témoignage de cette terreur générale devant la propagande jacobine.

Cette feuille fut distribuée à un bal masqué tenu à l'hôtel des « Sept Princes Electeurs » à Pest pendant le carnaval de 1792. Un officier impérial s'affuble en Dame Liberté ; il porte des haillons représentant les finances dérangées de la République et ravaudés au hasard comme sa législation. Dame Liberté est borgne, ayant perdu un œil à la prise de la Bastille ; pour les mêmes raisons elle a le nez cassé. Escortée d'une garde de poissardes, elle distribue la proclamation suivante :

1. Gotthardi, 12 novembre 1792 et Privatb. fasc. 11, 22 déc. 1790.

2. Cf. Fraknoi Vilmos, *Martinovics élete*. Budapest, 1921 ; p. 132 ss.

Vive la liberté !

Wir de la Gottes auserwählte François Narren, macken all Personen unser Compliment. Haben Si geschickt durch die Propaganda unsere Courier auf den Pferd de la Nation zu inviter, dass Sie möckten rebelier über gute Ordnung, damit Sie möckten geniess unser Liberté de la Paris. Sie muss aber nit erschreck über unser Courier: Er wird zwar anzeigen duch sein Habillement unsere abgetrennte Finance, und geflickte Législatur, dass unser France Liberté nock nit iss in gut perfection.

Sie miess ock nit erschrock; dass unser Courier auf une Aug iss ein Schwarz-Staar, und auf den anderen blind; Hat si un peu zerstoff sein Nas bey der Bataille in der Bastille. Ungeackt des iss er dock un Philosophe de Canaille; il parle par le cul de l'âne; Hat sie Grand-Sporn in Kopf, siht durk die Ohren, kann vill spreck von der Liberté de France, so er nur in Paris gehört, aber nit in Paris gesehen.

Unser Courier wird euck explicier unser France Liberté; dass sie so aufgeblas wie sein Haarbeitl; und dass wir hab viel zu fress, das wir so gar können mack aus unser Délicat Speis Maschen auf die Harbeitl.

Wir sind also curiose, ob Si werd acceptier noter Liberté? Ma foi! wir können Si versickern, die Liberté zu erobern ist nur un jou jou d'enfant. Wenn Si also Plaisir an unser France Liberté haben, so plaitir aufzustecken noter Co-guarde à la Mode de Rebellion. Ma foi! Es iss dock grand Mérite für die Liberté zu sterben, oder en Compagnie un peu a une Lanterne gehangen, un peu gerädert, oder un peu fort mit der Ruthe ausgepeitscht zu werden.

Damit aber alle Personnes sehen, dass wir mit aller Vérité mit allen Nations un Complote macken wollen, so haben wir beschloss von unser Nation Garde die verweg-nisten Fischer Weiber mit zu geben, damit Si defendier, dass nit wird gestoch un Loch in die Liberté, und damit alle Nations à la Mode de Racaille de Paris ihre Gardes einrichten, und unsere Courier de la Propaganda de Jacobins Glubs von aller besseren Prudens schützen mögen. Signatum Paris dans l'Année de la stupidité, dans le mois de la Rebellion.

MIRABEAU, in. p.

Jacobin Glubs à Paris de la Propaganda¹.

1. Strohmeyer. 23 févr. 1792; Privatb. s. M. Nous essayons de donner ici la traduction de cet allemand macaronique qui s'efforce en même temps d'être

Cette facétie de carnaval prouve mieux que tout autre témoignage, la réputation redoutable de la propagande des Jacobins en Hongrie. L'agent de Vienne se permet d'observer de sa part qu'il trouve la plaisanterie d'assez mauvais goût, car il est inutile d'augmenter même ainsi la surexcitation des esprits.

Rien en effet ne prouve qu'on ait vu réellement en Hongrie pendant ces années dramatiques des Jacobins en chair et en os. Mais on vit autre chose : des prisonniers de guerre français ! En Transylvanie on collectionne leurs boutons d'uniforme ornés des emblèmes de la République et un jeune gentilhomme transylvain, Ábrahám BARCSAI, cède, autre Saint Martin de Hongrie, sa propre chemise à un prisonnier français qui n'en avait point¹. Mais on en transporte aussi sur le Danube dans la direction de Vác ; alors

une charge de la prononciation allemande des Français :

« Nous Fous Français choisis par Dieu (parmi les peuples), faisons à toutes personnes notre compliment. Nous vous avons envoyé par la Propagande notre courrier sur le cheval de la Nation afin de vous inviter à vous rebeller contre le bon ordre pour que vous puissiez goûter notre Liberté de Paris. Vous ne devez pas vous effrayer de l'aspect de notre courrier : Il figurera en effet par son habillement nos finances délabrées et notre législation rapiécée et que notre Liberté française n'est pas encore en bonne perfection.

Vous ne devez pas vous effrayer non plus que notre courrier soit affecté à un œil d'une cataracte et qu'il soit aveugle de l'autre ; il s'est un peu écrasé le nez à la bataille dans la Bastille. Abstraction faite de cela il est quand même un philosophe de canaille ; il parle par le cul de l'âne ; il a une marotte dans la tête ; il voit par les oreilles, sait parler beaucoup de la Liberté de France, comme il en a entendu parler, mais non comme il l'a vue à Paris.

Notre courrier vous expliquera notre Liberté française : qu'elle est enflée comme sa bourse à cheveux ; et que nous avons beaucoup à bâfrer de sorte que nous pouvons faire de nos plats préférés des rubans sur notre bourse à cheveux. Nous sommes donc curieux de savoir si vous accepterez notre Liberté ? Ma foi ! nous pouvons vous assurer que conquérir la liberté est un joujou d'enfant. Si vous trouvez donc votre plaisir à notre Liberté française, qu'il vous plaise de porter notre Cocarde à la mode de Rébellion. Ma foi ! C'est un si grand mérite de mourir pour la Liberté ou d'être pendu en compagnie un peu à la Lanterne ou d'être roué ou d'être flagellé un peu fort avec des verges.

Mais afin que toutes personnes voient que nous voulons faire à la vérité un complot de toutes les nations, nous avons résolu d'envoyer à la suite (de notre émissaire) les poissardes les plus intrépides de notre garde nationale qui vous défendront afin qu'on ne fasse un trou à la Liberté et que toutes les nations organisent leurs gardes à la mode de la racaille de Paris et qu'elles défendent notre courrier de la Propagande du Club des Jacobins contre le bon sens. »

1. Baranyai Zoltán, *A francia nyelv és műveltség Magyarországon*, Budapest, 1920, p. 165.

SZENTMARJAY, le jeune *enragé* (môt de l'abbé Martinovics), le même qui commence ses lettres adressées à ses amis par le vocable français : *Citoyen!* qui a traduit en hongrois le *Contrat Social* et qui traduit sa francophilie même dans ses gestes et son habillement, va en compagnie de son ami RÉDEY, à la rencontre des prisonniers, cause longuement avec ces suppôts du diable, les embrasse, reçoit d'eux une cocarde, quelques boutons et deux assignats. Il conserve la cocarde comme une précieuse relique et ne la montre à ses hôtes qu'à condition qu'ils l'embrassent à genoux¹. Il n'est pas étonnant que ce jeune homme enthousiaste sifflât la *Marseillaise* dans la charrette qui le conduisait au billot.

Tout ce qui venait du pays miraculeux paraît exercer une fascination extraordinaire sur les esprits surchauffés et tous ceux qui communiquent avec des Français semblent des hommes perdus. János JUHASZ, aumônier militaire de Bude, fréquente les prisonniers de guerre français pour soigner leurs âmes : il finit par copier pour son compte, lui aussi, le catéchisme de l'abbé Martinovics et se trouve ainsi impliqué dans cette affaire odieuse. N'y a-t-il pas de rapport entre ces deux faits ?

Quant aux prisonniers de guerre, ils contribuaient de leur mieux à l'excitation des esprits. Le 10 août 1794, anniversaire de la chute de la monarchie, les prisonniers de guerre français enfermés dans l'affreuse caserne de Pest dite *Neugebäude*, s'avisent d'organiser une fête patriotique. Ils dressent l'arbre de la Liberté dans la cour de la prison, arborent le bonnet rouge, puis ils dansent un rondeau autour de l'arbre républicain aux accents du *Ça ira* et aux cris de : « Vive la République, la Liberté et l'Égalité ! »

Alors des passants, braves bourgeois de Pest, pénètrent dans la cour et contemplent, bouche bée, ce spectacle horripilant. Le militaire accourt, chasse les spectateurs et ferme les portes. Mais la fête continue quand même dans la soirée :

1. Cf. le dossier du procès de Szentmarjay : Vertr. Actén, Secr. n° 7 et la déposition de Szolártsik.

ces sacrés Français n'ont-ils pas l'audace d'illuminer les fenêtres de leur pavillon ¹ ?

La présence des combattants intrépides de la Liberté électrisait la population de la capitale hongroise quand bien même ils étaient solidement gardés dans les vastes prisons du *Neugebäude*. Les bruits les plus absurdes couraient sur les Français. Un témoin contemporain affirme qu'on a même essayé de faire parvenir aux prisonniers de la poudre à canon sous forme de poudre de riz. Le juif Warmann qui entreprit la tentative de contrebande se laissa surprendre et fut rétribué de sa peine par des coups de bâton ². Après l'arrestation des membres de la conjuration de l'abbé Martinovics le bruit était généralement répandu que la révolte aurait dû éclater d'entente avec les 1500 prisonniers français gardés au *Josephinum* (autre nom du *Neugebäude*). Non seulement l'ambassadeur de Prusse à Vienne, mais encore des contemporains ont conservé ce bruit qui n'est pas confirmé par le témoignage du dossier du procès, mais qui peut-être n'est pas dénué de tout fondement. Il est certain que la conjuration dévoilée, les prisonniers furent transportés immédiatement à Temesvár, ce qui montre que les autorités attribuaient une certaine importance à leur présence et qu'ils entendaient éliminer carrément cette cause de scandale. Pourtant tous ces Français n'étaient pas d'humeur combative en ce pays étranger, ceux qui étaient internés à Szeged, par exemple, et qu'alla visiter le père de l'écrivain hongrois Duconics, s'occupaient de transformer en jardin la citadelle où ils étaient enfermés ³.

Il y a enfin une autre catégorie de Français en Hongrie : les émigrés. Le flot de l'émigration qui avait déferlé sur l'Europe, n'évita même pas la Hongrie. Nous n'avons que peu de données sur la vie de ces émigrés, mais les témoignages attestent incontestablement leur présence. Le brave père ALEXOVITS, l'ennemi le plus fougueux de la Révolution

1. Rapport de B. du Mednyánszky du 12 août 1794 ; Privath. fasc. 26. Le général Barcò interpellé par l'agent Mednyánszky nia l'arbre et les acclamations ; il concéda la danse et l'illumination.

2. Cf. Szirmay Antal, *A magyar jakobinusok története*. Hazánk X. 338. (L'histoire des jacobins hongrois).

3. *Napkelet*, 1923, p. 456.

française en Hongrie, qui aux yeux des libéraux incarnait le plus noir obscurantisme, cite dans un de ses ouvrages ¹ des passages d'une lettre qui fut envoyée à un émigré séjournant à Pest par sa femme restée en Lorraine : « Naguère on lut à Bude et à Pest une lettre qui fut envoyé de Lorraine par la Suisse à un émigré français par sa femme. Entre autres cette dame écrit : « Chez nous l'indigence est telle qu'il nous est impossible de vivre jusqu'au bout de l'année. Nous allons tous mourir de faim ou bien une peste horrible va nous décimer. Depuis trois mois je vis avec mes enfants de pain noir et d'eau. La livre de la chandelle que nous avons achetée auparavant quatre sous, coûte maintenant un écu. De là tu peux juger du reste qui est encore plus nécessaire pour la vie que la chandelle. » Le père Alexovits a cité cette lettre pour montrer à ses lecteurs les effets désastreux de la « Liberté et de l'Égalité française ».

Or il est certain que cet émigré n'était pas le seul vivant à Bude et Pest. En mars 1793 un émigré français, nommé PAUGET, adresse une requête au *Conseil de Lieutenance* de Bude, autorité suprême de l'administration hongroise. Il joint à sa requête une *Lettre ouverte à la Convention* et demande au Conseil de Lieutenance de transmettre cette lettre à la Convention elle-même.

L'ouvrage de Pauget manque dans le dossier, mais l'on est autorisé à supposer que c'était un de ces nombreux actes d'accusation dont les émigrés ont inondé l'Europe contre le régime révolutionnaire. Sans doute Pauget lui-même n'espérait pas que le Conseil de Lieutenance hongrois se chargerait de cette mission ; il désirait plutôt capter ainsi la bienveillance des autorités hongroises, car dans sa requête il sollicite aussi une assistance pécuniaire ou un emploi quelconque.

Le Conseil de Lieutenance refuse naturellement l'honorable mission et ne trouve pas d'argent pour Pauget. Il fait remarquer seulement que si l'auteur s'avise d'éditer sa

1. *Az Egyenlőségről és Szabadságról a' Frantziák és Frantziázók ellen a' mostani üdökre.* 1795. (De l'Égalité et de la Liberté, contre les Français et les Franco-philés pour les temps qui courent). L'ouvrage est resté en manuscrit [Bibl. Univ. de Budapest. G. 34].

lettre ouverte, il lui faudra acquérir au préalable la permission de la censure.

D'autre part à propos du cas Pauget le Conseil de Lieutenance trouve opportun de demander des instructions à Vienne au sujet des émigrés qui arrivent à Pest et à Bude en nombre toujours croissant. Nous ignorons la réponse de Vienne, mais nous pouvons en tout cas retenir de ce dossier le témoignage précieux que le nombre des émigrés français en Hongrie n'était pas méprisable¹.

Dans leur nombre, ce Comte de SALABERRY dont M. Baldensperger a rappelé récemment le souvenir en citant son jugement remarquable sur le Hongrois, ce voyageur au regard éveillé était sans doute la personne la plus distinguée². Peut-être faut-il l'identifier à un de ces Français qui visitent la bibliothèque de l'Université et que Gabelhofer s'empresse de dénoncer à Vienne.

Voilà quelques documents sur les Français qui vivaient en Hongrie à l'époque de la Révolution. Il est certain que la propagande révolutionnaire négligeait pour le moment ce pays éloigné et que le seul agent conscient de la Révolution en Hongrie fut le baron de TRENCK, folliculaire grandiloquent et romanesque de cette époque mouvementée dont nous avons retracé ici même le rôle dans l'histoire des idées en Hongrie³. Néanmoins ces précepteurs, ces prisonniers de guerre, ces émigrés représentent un groupe de porteurs d'idées assez considérable pour que l'historien les fasse sortir de l'obscurité des layettes d'archives.

ALEXANDRE ECKHARDT.

(Université de Budapest).

1. Le dossier Pauget se trouve aux Archives Nationales de Hongrie ; Conseil de Lieutenance (Helyt. Tan.) Revisio Libr. n° 26.

2. F. Baldensperger, *Le mouvement des idées dans l'émigration française* t. 94. L'ouvrage anonyme de Salaberry s'intitule : *Voyage à Constantinople, en Italie et aux Iles de l'Archipel par l'Allemagne et la Hongrie*. Paris, l'an VII.

3. *RÉtHFOu* 1924, p. 49.